

Attac ou le simulacre permanent

Michel BARRILLON

Attac, encore un effort pour réguler la mondialisation !
Climats, 2001.

LE LIVRE de Michel Barrillon¹ semble né d'une impossibilité, celle où il s'est trouvé de pouvoir, à l'automne 2000, prononcer une conférence devant un comité local d'Attac², qui l'avait pourtant lui-même sollicité. Un conseil d'administration fraîchement élu jugea déraisonnable, dix jours avant la date arrêtée, de « *laisser s'exprimer un étranger à l'association, qui plus est, non acquis à sa plate-forme* ». A lire le texte sérieux, argumenté et mordant que nous livre M. Barrillon, mi-amusé mi-colère, sur cette Attac – plaisamment rebaptisée « *Alliance des timorés tablant sur un autre capitalisme* » –, on peut se réjouir que la bêtise à front de taureau des nouveaux prêcheurs du capitalisme moralisé lui ait fourni l'occasion de cette roborative mise au point.

Si combattre c'est d'abord désigner l'ennemi, il faut bien convenir que les pudeurs langagières d'Attac en font « *le type même de leurre, une de ces inévitables fausses solutions parcellaires destinées à détourner l'attention des problèmes réels* »³. M. Barrillon ne s'y trompe pas quand il se livre à un dévoilement des « *manipulations langagières* », « *distorsions du langage* » et autres « *tours de passe-passe terminologiques* »⁴ pour chercher du sens au « *flou sémantique* » qu'Attac entretient et en trouver un dans « *l'imbroglia politico-idéologique* » qui la caractérise. Et il est vrai que la redistribution linguistique opérée par les adorateurs du totem Tobin est d'autant plus remarquable que leur philosophie semble entièrement contenue dans l'emploi réitéré de « *formules incantatoires* » comme « *financiarisation de l'économie* », ou « *marchandisation du monde* ». Derrière la métaphore policée pointe invariablement, chez eux, l'idée creuse qui la sous-tend toujours. A parler de « *bénéfices* » et non pas de profit – encore moins de plus-value –, les régulateurs de l'économie-monde se construisent une rhétorique édulcorée où « *l'utilisation du mot capitalisme confine... à la grossièreté* ». Ce « *refoulement conceptuel* », assumé parfois jusqu'au ridicule, délimite ainsi un discours critique minimal, largement répercuté par un ennemi qui a su « *se porter sur le terrain même de la menace pour la combattre par avance* »⁵.

En face, pourtant, ce qui triomphe, c'est un capitalisme à l'état pur, c'est-à-dire une « *dynamique mondiale d'accumulation du capital* » et un « *rapport social de production, dont la finance n'est qu'une excroissance nécessaire, inévitable, y compris dans ces pires délires spéculatifs* ». M. Barrillon a le mérite d'énoncer clairement certaines vérités de base. Celle-ci, par exemple : « *Replacée dans la longue période, la mondialisation que nous connaissons actuellement apparaît, non pas comme un processus naturel ou une singularité historique, mais bien plutôt comme l'expression d'une tendance inhérente au capital à envahir tous les domaines où il lui est loisible de se reproduire de manière élargie.* » Autrement dit, si la circulation des mouvements de capitaux a pris le dessus sur la circulation des marchandises et si le capital mondialise le capital, le recours incantatoire aux concepts de « *mondialisation* » ou de « *globalisation* » définissant des catégories maléfiques ou bénéfiques, selon les cas et le camp où l'on se situe, relève de la pure fumisterie. A perdre de vue la logique même du système, on s'agit vainement pour lui donner un supplément d'âme et, à coup sûr, en prétendant le moraliser, on contribue « *à lui assurer une certaine pérennité* ». « *Quand le doigt montre la lune, l'imbécile regarde le doigt* », dit un proverbe chinois bien connu.

On conviendra, bien sûr, que le livre de M. Barrillon est polémique, mais il n'est pas que cela. Si sa nature pamphlétaire ne fait aucun doute, il dresse en dix tableaux et cinq annexes un inventaire des discours et des contre-discours dominants en les situant dans la longue durée du capitalisme, et plus particulièrement

¹ Dans un ouvrage précédent, M. Barrillon s'était déjà frotté, avec la même vigueur analytique, à la thématique développée dans son dernier livre. On citera donc, pour mémoire, *D'un mensonge « déconcertant » à l'autre. Rappels élémentaires pour les bonnes âmes qui voudraient s'accommoder du capitalisme*, Agone, 1999. Du même auteur, on peut aussi lire *Diderot dans la première bataille du libéralisme économique*, présentation des *Apologies* de Diderot, Agone, 1999.

² Dont le libellé complet est, pour ceux qui l'ignoraient : Association pour la taxation des transactions financières pour l'aide aux citoyens.

³ Le jugement est de Louis Janover (*Thermidor mon amour. Voyage en feinte-dissidence II*, Paris-Méditerranée, 2000). Lire la critique de cet excellent essai dans *A contretemps*, numéro 1, janvier 2001.

⁴ Autant d'expressions utilisées par Louis Janover dans *la Tête contre les murs. Essai sur l'idée anti-communiste au XX^e siècle*, Sulliver, 1998.

⁵ Guy Debord, *Commentaires sur la société du spectacle*, Editions Gérard Lebovici, 1988.

dans « *l'histoire concrète des trois dernières décennies* ». Au bout de l'analyse, il apparaît nettement que la soumission moderne « *de l'ensemble de la société aux exigences de l'accumulation du capital* » est le résultat d'un processus, ininterrompu depuis trente ans, où, d'intégrations en défaites, le mouvement ouvrier a fini par céder au mécanisme de « *crétinisation politique et idéologique entamé dans les premières décennies du XX^e siècle* »⁶, dont les temps modernes semblent signer le parachèvement. Dès lors, inscrit dans la conscience des individus comme « *l'horizon indépassable de l'histoire de l'humanité* », le capitalisme produit sa propre critique parcellaire, fondée pour l'essentiel sur « *la nostalgie d'un illusoire âge d'or* » et portée par le citoyen – « *cet homme sans qualité de classe* », selon Louis Janover. Ce citoyen, pourtant, on peut, malgré ses dénégations, le situer assez précisément sur l'échiquier social comme appartenant généralement à cette classe qui constitue, pour Alain Bihr, « *le troisième larron de l'Histoire* »⁷ et qui, précise M. Barrillon, « *au sein des sociétés dominées par le capitalisme, occupe une position intermédiaire entre la classe capitaliste et le prolétariat* ». De par son rôle d'agent subalterne et sa fonction de légitimation du système, cette classe a pour caractéristique de ne pas s'assumer comme telle, de taire sa propre nature et de prétendre passer inaperçue. Mystifiée et malmenée par une vingtaine d'années de crise, elle n'existe désormais que fragmentairement, occultant son identité de classe, dans la transcendance du combat citoyen, dont Attac est, aujourd'hui, le principal vecteur. Sur un plan sociologique, d'ailleurs, l'association, souligne M. Barrillon, « *se caractérise par une remarquable homogénéité* » puisqu'elle est « *essentiellement composée de néo-petits-bourgeois intellectuels* ». Et d'ajouter, citant Jean-Pierre Garnier⁸ : « *Autant dire que leurs ambitions transformatrices ne peuvent excéder désormais les possibilités historiques de leur classe d'appartenance. Elles ne seront donc que réformatrices.* »

Le rêve de transparence et de bonheur citoyen qu'Attac oppose aux « vampires » de la finance repose sur l'idée somme toute fautive selon laquelle « *les marchés ont usurpé le pouvoir des politiques* ». D'où ses penchants déclarés pour les solutions étatiques, toutes sous-tendues par l'axiome qui voudrait que « *seuls les Etats peuvent s'opposer à la "dictature des marchés"* ». Parée ainsi du double avantage de fournir une explication du monde et d'entretenir le sentiment que la lutte peut payer, la congrégation citoyenne « *offre une consolation aux vaincus des combats des années 1960-1970 et à ceux qui, depuis l'effondrement soviétique, désespèrent du socialisme* ». A ses portes se bousculent pêle-mêle « *les débris du gauchisme, les staliniens repentis, les "associatifs", diverses ONG* »⁹, communiant tous dans l'étatisme le plus éculé, le culte de l'intérêt général¹⁰ et la stupide croyance que « *le transfert du pouvoir détenu par les marchés financiers vers les Etats* » suffirait à changer le monde quand elle n'équivaudrait, au mieux, qu'à changer de maître. Ce faux dilemme Etat/marché, théorisé jusqu'à l'obsession par les « experts » d'Attac, M. Barrillon le perçoit comme le double symptôme accablant d'une ignorance et d'une illusion : ignorance de l'enseignement de l'Histoire, illusion d'une démocratie citoyenne salvatrice. « *Des premières expériences de déréglementation de l'économie menées au XVIII^e siècle sous le règne de Louis XV aux cycles de négociation de l'OMC, écrit-il, l'Histoire montre invariablement que la "dictature des marchés" a toujours été une construction étatique.* » Le capitalisme, dont le libéralisme n'est qu'une variante, peut être successivement libre-échangiste et protectionniste, étatiste et anti-étatiste puisqu'il n'est pas une idéologie, mais, selon la classique définition de Pierre Rosanvallon, qu'on ne soupçonnera pas de radicalisme, « *un pragmatisme de classe* », « *une forme de société dans laquelle une classe sociale, les capitalistes, contrôle l'économie et les formes d'organisation sociale qui interfèrent avec la vie économique* »¹¹. Quant à l'Etat, on peut, comme le font Pierre Bourdieu et ses frères d'armes conceptuelles, l'investir de « *toutes les valeurs universelles associées à l'idée de public* »¹² en lui assignant une mission sociale à laquelle il ne saurait déroger sans faillir, mais c'est tout simplement faire fi de sa fonction qui est, comme le rappelle M. Barrillon, « *de se reproduire tout en assurant la sauvegarde du capitalisme, et non de se saborder pour entraîner son compère dans le naufrage* ».

Reste à se demander – ce que ne manque pas de faire M. Barrillon – pourquoi une pensée si creuse et un programme si pauvre sont-ils parvenus à propulser sur le devant de la scène une association comme Attac.

⁶ « *Des crétiens, voilà ce qu'il nous faut [...]. L'ouvrier rêvé, c'est le chimpanzé...* », déclarait, dans les années 20, un médecin du travail des usines Ford (in Alain Ehrenberg, *Le Culte de la performance*, Pluriel, 1996). Ce à quoi, comme en écho, Adorno répondait : « *Leur société de masse n'a pas seulement produit la camelote pour les clients, elle a produit les clients eux-mêmes.* »

⁷ Alain Bihr, *Entre bourgeoisie et prolétariat. L'encadrement capitaliste*, L'Harmattan, 1989.

⁸ Jean-Pierre Garnier, « La "pensée unique" et son double », *l'Homme et la Société*, n° 135, janvier-février 2000.

⁹ L'inventaire est de René Riesel : *Déclarations sur l'agriculture transgénique et ceux qui prétendent s'y opposer*, Encyclopédie des nuisances, 2000.

¹⁰ M. Barrillon souligne fort à propos que « *le premier alinéa de la "plate-forme" d'Attac rappelle ce bon vieux poncif de l'idéologie bourgeoise : "Les Etats souverains [sont] en charge de l'intérêt général".* »

¹¹ Pierre Rosanvallon, *Le Libéralisme économique. Histoire de l'idée de marché*, Seuil, 1989.

¹² Pierre Bourdieu, *Contre-feux. Propos pour servir à la résistance contre l'invasion néo-libérale*, Liber, Raisons d'agir, 1999.

La réponse, bien sûr, est contenue dans la question : précisément pour cela, précisément parce que la fausse critique, relayée par la feinte inquiétude de « *quelques plumes serviles* », joue à merveille le seul rôle auquel elle pouvait prétendre, celui d'ineffable leurre, dont le principal effet n'est autre que de masquer « *l'enjeu même du conflit* ». On ne s'étonnera pas alors que le système capitaliste – qui a fait la preuve de ses capacités d'absorption et de recyclage de toute critique parcellaire – ait recours, le moment venu, aux quelques remèdes prescrits par ces « *thérapeutes bénévoles* » de l'anti-mondialisation. Il y gagnera un supplément d'âme et l'exaltante satisfaction de n'avoir rien cédé.

« *Doit-on désespérer d'Attac ?* », se demande alors M. Barrillon, qui admet par ailleurs que « *des individus pétris de bons sentiments qui veulent mater le capital financier ne peuvent qu'inspirer la sympathie* ». A se pencher, cependant, sur le fonctionnement interne de l'association – et plus précisément sur l'articulation entre ses comités locaux, son conseil d'administration et son « *conseil autoproclamé "scientifique"* » –, on ne peut qu'admettre que le « *microcosme* » reproduit avec une rare constance, jusqu'à la caricature, les mœurs et les pratiques d'un monde politique dont il se voudrait la conscience morale incontestée. « *Ce que nous tentons de faire*, écrit sans rire Susan George, *personne dans l'histoire ne l'a jamais fait : instaurer la démocratie dans l'espace international.* »¹³ La démocratie à l'intérieur de l'association dont Susan George est la grande prêtresse, c'est précisément un collège de membres fondateurs qui ne reconnaît pas les comités locaux et n'accorde qu'au seul conseil d'administration – dûment verrouillé puisque dix-huit des trente administrateurs sont désignés par lui – le pouvoir de demander la modification de ses statuts. Raison invoquée par le « *président-calife* » d'Attac, Bernard Cassen : éviter l'entrisme et la lutte pour le pouvoir au sein de l'association. Autrement dit : pour se prémunir contre le pouvoir des autres, rien de tel que d'assurer le sien propre, et sans partage.

S'il ne fait pas de doute que des voix s'élèvent au sein de l'association pour échapper « *à l'effet débilant de la prédication en faveur de la taxe Tobin* » ou réclamer, comme François Chesnais¹⁴, qu'elle devienne enfin un « *outil démocratique précieux* » au service de la contestation anti-capitaliste, M. Barrillon nous laisse présager, non sans raison, que leur écho ne portera pas loin, sauf à rompre avec l'illusoire moralisme qui lui sert de fonds de commerce. Certains le sentent bien, comme le prouve une contribution critique, interne à l'association, que M. Barrillon publie en fin d'ouvrage. « *Attac inaugure, y lit-on, le passage de la conscience politique à la conscience plaignante, c'est-à-dire à une forme de conscience politique qui s'arrête aux portes des pouvoirs institués et prend acte, finalement, de sa soumission comme acte civique.* » Sans appel, l'analyse s'attache à démontrer que ce « *devoir d'entretien du monde* » qu'Attac a promu au rang de priorité est – comme la « *protestation* » qu'il induit – « *sans effet réel* » tout en participant de « *l'effondrement de la pensée politique* ». A défaut de « *produire une critique globale, et donc radicale, du règne de la marchandise* », conclut le texte, elle « *ne fera que continuer à gérer, les larmes aux yeux, la misère présente* ».

On s'en tiendra là, en précisant toutefois, pour tenter de résumer l'idée centrale du livre bien utile de M. Barrillon, que, de simulacre en simulacre, de critique parcellaire en démocratie confisquée, Attac n'est finalement que le fidèle reflet de la falsification sans réplique que cette société marchande produit désormais en série.

Marcel Leglou

¹³ Susan George, *Remettre l'OMC à sa place*, Mille et Une Nuits, 2001.

¹⁴ François Chesnais, *Tobin or not Tobin ? Une taxe internationale sur le capital*, L'Esprit frappeur, 2000.